

Le grand festival des petits

Michel Vaïs

Number 107 (2), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26158ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2003). Le grand festival des petits. *Jeu*, (107), 47–56.

MICHEL VAÏS

Le grand festival des petits

Une douzaine de pièces sur dix-neuf proposées, telle a été ma consommation de Coups de théâtre en cet automne 2002. Moins de quatre mois après avoir vu quinze pièces (sur les vingt-neuf offertes, de quinze pays) à Séoul, au XIV^e congrès de l'Association internationale du théâtre pour l'enfance et la jeunesse (ASSITEJ), je puis affirmer que la cuvée montréalaise de 2002 n'avait rien à envier à d'autres importants festivals du genre. Rien, du moins, pour ce qui est de la force des spectacles. Mais le public, et particulièrement le jeune public, n'était pas toujours au rendez-vous. C'est là-dessus qu'il faudra travailler à l'avenir, surtout dans la perspective du prochain congrès de l'ASSITEJ, qui aura lieu à Montréal à l'automne de 2005.

Dépouillement danois

Inspirée librement d'un film ayant pour titre *Harry and the Butler*, la pièce danoise *Harry. Pièce de chambre pour deux* était jouée – en anglais – par deux femmes en complet sombre et chapeau melon, au lieu des deux hommes du film. Le rapport maître-valet s'effaçait donc quelque peu pour faire place à une belle histoire d'amitié, avec son lot de joies simples, de tristesse et de tendresse. Harry Adams, qui a toujours mené une vie simple et pauvre, reçoit un héritage inattendu, ce qui lui permet d'engager un valet, Fabricius. Mais après avoir rapidement dilapidé sa fortune, il est obligé de congédier cet employé de maison, auquel il s'était bien attaché. Or celui-ci, pour éviter une séparation douloureuse, trouve une solution magique. Il propose d'abord de travailler pour rien; puis, comme son maître s'y oppose, il offre d'« engager » son maître, au même salaire que celui-ci l'engagera, soit vingt-huit livres anglaises par semaine.

L'action se passe dans un décor de bibliothèque fatiguée chargée de dossiers et d'objets hétéroclites: un antique poste de radio, un téléviseur, le commutateur permettant de faire fonctionner un gros ventilateur pour simuler le passage d'un train, etc. Les enfants (de 7 à 9 ans environ) se reconnaissaient sans peine dans les échanges dont le caractère répétitif permettait de suivre l'action, à condition de comprendre l'anglais, naturellement. L'imagination des personnages, la fantaisie enfantine dans la recherche de solutions pour que dure l'amitié entre eux, avaient de quoi captiver le jeune public en dépit du caractère un peu simple de cette fable socialo-intimiste.

Harry (Teatret Møllen, Danemark) aux Coups de théâtre 2002. Photo: Jonna Keldsen.



La même compagnie, Teatret Møllen, a donné une adaptation de *Des souris et des hommes* (*Lennie & George*) signée par la même metteuse en scène, Gitte Kath, dont on a pu ainsi mieux explorer le style. La distribution se limitait à trois interprètes seulement, magnifiquement dirigés, évoluant dans une scénographie dépouillée faite de décors stylisés en bois clair et de quelques accessoires que l'on déplaçait à vue. Mais la pièce de trois heures inspirée de celle de Steinbeck, qui s'adressait aux 12 ans et plus, offrait une matière autrement plus substantielle que l'aimable *Harry*.



Lennie & George, mis en scène par Gitte Kath. Spectacle du Teatret Møllen (Danemark), présenté aux Coups de théâtre 2002. Photo: Jonna Keldsen.

Créations

Pour les 8 à 12 ans, une création de la compagnie Mathieu, François et les autres... (du nom d'une pièce précédente de Jean-Rock Gaudreault), *Deux pas vers les étoiles*, était efficacement mise en scène par Jacinthe Potvin. Avec pour unique décor un escalier que les comédiens faisaient tourner sur lui-même pour évoquer plusieurs lieux, deux personnages d'une douzaine d'années vivent une amitié typiquement enfantine. Junior et Cornélia ont un problème: la rumeur dit qu'ils s'aiment. Comment donc prouver le contraire à tout le monde? En attendant de pouvoir répondre à cette grave question, Junior s'intéresse aux étoiles. Il apprend à son amie que seules les vieilles étoiles ont droit à un nom; les nouvelles sont plutôt désignées par un beau numéro, ce qui, pour notre astronome en herbe, est bien supérieur.

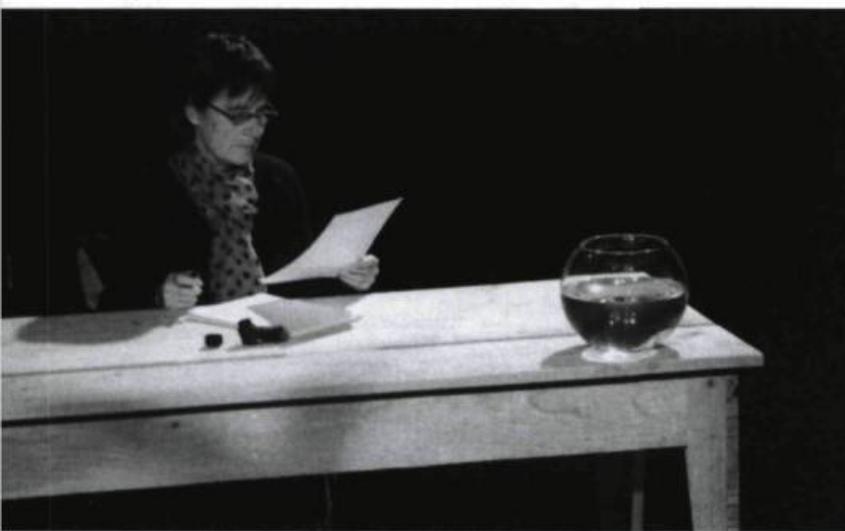
Cornélia, plus terre à terre, offre à Junior son premier café. Comment va-t-il le déguster? Il ne sait pas encore. Elle le prévient pourtant qu'il devra décider, car toute sa vie, il prendra son café de la même façon. S'ensuivent les drôles d'effets de la consommation de cette drogue douce: excitation, phrases courtes, hachées, rapides, voix aiguë, ce qui mène les personnages à faire la très juste constatation que les adultes se durcissent par l'intérieur. Mais, toujours la tête dans ses étoiles, Junior décide



Deux pas vers les étoiles de Jean-Rock Gaudreault, mis en scène par Jacinthe Potvin. Spectacle de la compagnie Mathieu, François et les autres...

(Québec), présenté aux Coups de théâtre 2002. Sur la photo: Marie-Josée Forget et Louis-Martin Despa. Photo: Laurence Labat.

Émile et Angèle, correspondance, spectacle de Joël da Silva (Théâtre Magasin, Québec) et Françoise Pillet (France), présenté aux Coups de théâtre 2002. Photo: Panagiotis Pantazidis.



maintenant de faire une fugue. Il veut partir pour Houston et devenir astronaute. Pour y arriver, il s'emploiera à bien connaître les chiffres, qui sont la clef de sa transformation en être parfait, puis il prendra le train qui passe dans la nuit, tout près de chez lui.

Mais voilà que Cornélia, qui ne le lâche pas d'une semelle, lui fait découvrir des tas de problèmes qu'il avait pourtant sous les yeux. Par exemple, après enquête, elle constate qu'il existe plusieurs villes ou villages nommés Houston aux États-Unis. Dans lequel se trouve la NASA? Vaincus par la fatigue, les deux enfants finissent par s'endormir dans leurs sacs de couchage, à guetter sous les étoiles l'improbable train du rêve.

Les deux acteurs, Louis-Martin Despa et Marie-Josée Forget, sont merveilleux avec leurs bouilles d'enfants et leurs costumes aux tons de bleu et rouille. Et le texte de Gaudreault dose subtilement humour et tendresse pour nous entraîner dans cette délicieuse petite aventure.

Une autre création, une coproduction franco-québécoise écrite et interprétée par Françoise Pillet et Joël da Silva, nous fait voyager, différemment, à travers la correspondance de deux écoliers. Il s'agit d'*Émile et Angèle, correspondance*. Le jeune Montréalais Émile Godbout-Dodds (on l'appelle « God ») et la Parisienne Angèle Perduro, deux enfants aussi intelligents que facétieux, doivent s'écrire une fois par mois dans le cadre d'un cours de français. Pour tout décor, une table et une chaise.

S'y ajoutent des accessoires faits de simples bouts de papier froissés, un petit aquarium et des boîtes de carton. Les deux enfants viennent s'asseoir l'un après l'autre, seuls, à la table pour se consacrer à l'exercice – qui leur apparaît d'abord comme une corvée – d'écrire une lettre ou une carte postale à son vis-à-vis. Puis, ils s'envoient une cassette (histoire d'enregistrer les bruits de la maison), une télécopie, enfin, des courriels. Ce faisant, ils se révèlent et s'affirment dans leurs différences, découvrant une agréable complicité, explorant le plaisir des mots et glissant imperceptiblement vers la poésie. « Ma sœur, écrit le

garçon, espiègle, on lui change son nom tous les jours parce qu'elle le salit. » Hélas ! ces doux échanges, qui arrivent à amuser et à attendre une bonne heure, se terminent comme ce poisson-lune qui, dans son globe de verre, « cherche l'âme sœur mais trouve plus souvent l'hameçon », c'est-à-dire en queue de poisson. Il reste de cette pièce épistolaire le souvenir de bons moments de vie et de jeu, mais dont la boucle n'est pas bouclée.

Visant un public d'adolescents, *Au moment de sa disparition* du Théâtre le Clou décrit la quête à travers l'Amérique d'un jeune homme cyclothymique, JF, qui découvre son indianité grâce à une mystérieuse jeune fille, Soyal, rencontrée dans la rue. Son jeune frère Dave, à qui il a emprunté une caméra, le cherche en vain, mais à la fin, JF et Soyal disparaissent séparément dans le désert des Indiens hopis sans laisser de traces. Ce spectacle avec projections vidéo en direct, qui aurait pu aller beaucoup plus loin dans la folie ou le surréalisme – par moments, on pense un peu à la quête frénétique de *Wouf Wouf* de Sauvageau, dont Dave et JF portent d'ailleurs le patronyme – reste sage et prévisible¹. La pièce est de Jean-Frédéric Messier (un autre JF) et la mise en scène, de Benoît Vermeulen.

Adaptations

Très librement adaptée de *Six Personnages en quête d'auteur*, une étonnante et touchante production de la Compagnie de l'Oiseau-Mouche de Roubaix (France) met en scène sous le titre de *Personnages* un groupe de sept comédiens véritablement atteints d'un handicap intellectuel, mais engagés jusqu'au bout des ongles pour le surmonter, sans toutefois le nier. Six interprètes, désireux de *vivre* sur un plateau, tentent d'échapper à la forme (l'image) extérieure qu'on leur attribue, tandis qu'un septième personnage, qui ne fait pas partie de ce groupe, ne cesse de leur reprocher tous leurs faits et gestes. Long et maigre comme un jour sans pain, ce « censeur » à la voix désagréablement haut perchée les accuse de confusion dans leurs actions et leurs paroles, les condamne pour avoir bruyamment répandu des cailloux blancs par terre, répète qu'il ne comprend pas ce qu'ils disent ni ce qu'ils font. À la fin, une jeune femme écoute gravement le bruit de la mer dans son soulier...

Sur le plan de la forme, les interprètes chantent, crient, s'expriment beaucoup avec leur corps, dirigés qu'ils sont par la chorégraphe Julie Stanzak, laquelle a longtemps



Personnages (Compagnie de l'Oiseau-Mouche, France) aux Coups de théâtre 2002. Photo: Bruno Decruydt.

1. Il en est question dans *Jeu 101*, 2001.4 ; voir l'article de Stéphanie Fernet, « Point de rencontre », p. 25-28. Ajoutons que ce spectacle a remporté à la fois les Masques de meilleure production jeune public, meilleur texte et meilleure mise en scène, en février 2003.

été l'assistante de Pina Bausch. On oscille ainsi de la poésie visuelle et sonore des six « personnages », poésie inexplicable mais libre et d'une sauvage beauté, à de piteuses et banales tentatives d'explication, d'organisation, donc, d'aplatissement de ce joyeux chaos. Le spectacle rappelle certaines expériences de théâtre « utile », comme celles de compagnies européennes de théâtre-action, ou encore les pièces de la compagnie québécoise du Théâtre Aphasique².

Personnages évoque aussi un spectacle du Carrefour international de théâtre de Québec de l'an 2000, *Barboni* de la Compagnia Pippo Delbono d'Italie³. Là comme ici, la convergence est totale entre le propos, le texte et les interprètes. D'une troublante fragilité, jouant parfois comme si leur vie en dépendait, ils expriment par leur prestation l'essentiel de l'aventure théâtrale : se transfigurer pour faire croire à l'indiscutable vérité de leur mensonge.

Un conte traditionnel a fait l'objet d'une remarquable adaptation jouée en allemand (avec surtitres) pour les enfants de dix ans et plus par la compagnie Puppentheater der Stadt Halle : *la Belle et la Bête*, sous le titre

Die Schöne und das biest. On y retrouve l'aimable fille qu'un pauvre marchand, son père, donne en mariage à un monstre pour avoir la vie sauve. Deux comédiens jouent et racontent à la fois, un homme faisant la Bête et une femme jouant seule la Belle et tous les autres personnages, en enfilant une série de masques. À tour de rôle, chacun apparaît le visage nu pour revenir au fil de l'histoire, rappelant aux spectateurs qu'il s'agit bien d'un conte.

Une fois encore, l'économie de moyens séduit immédiatement. La scène est à peu près vide, le décor se limitant en fait à des éclairages efficaces – qui projettent des ombres chinoises – et au costume de la Belle. Elle porte une robe à crinoline soutenue par une armature en cerceaux, qui devient une sorte de cloche métallique transparente à l'intérieur de laquelle elle se terre une fois arrivée chez la Bête. L'engin, que l'on déplace sur des roulettes, tient de la cage à oiseau effarouché et de la ceinture de chasteté contre laquelle le malheureux soupirant se battra en vain. L'utilisation qu'on en fait ne manque pas d'humour par moments ; c'est le cas lorsque la Bête, nerveuse et bourrue, jette des bouquets de fleurs et des bijoux à la Belle à travers les barreaux de sa prison portative. Quant aux masques, ils sont utilisés intelligemment. Sans aucunement nuire à la fiction – au contraire, en stimulant l'imagination –, ils sont

2. Voir notamment « Le théâtre utile : entre loisir et thérapie », *Jeu* 91, 1999.2, p. 103-119.

3. Voir mon article « Petites formes et grandes rencontres », *Jeu* 97, 2000.4, p. 134-144.



La Belle et la Bête, du Puppentheater der Stadt Halle (Allemagne), aux Coups de théâtre 2002. Photo : Jens Schlüter.

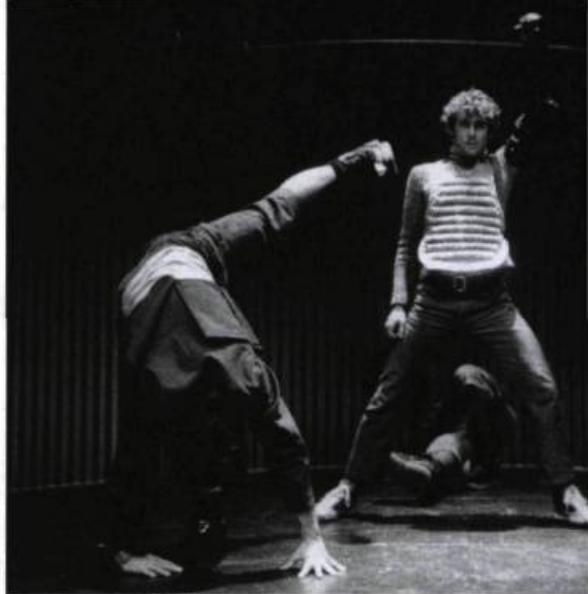
souvent détournés de leur fonction première pour être traités comme des accessoires du jeu. Ainsi, la Belle tient sur son cœur le masque de son père absent, comme s'il s'agissait d'un petit animal en peluche, pour finalement s'endormir avec lui.

Pour les plus jeunes

L'Arrière Scène offrait aux festivaliers *le Garçon aux sabots* de Marie-Line Laplante, une allégorie sur la guerre pour les enfants de 6 à 12 ans, tout en musique et en mouvement. Six jeunes gens évoluent dans un gros cylindre tranché en oblique et posé sur le plateau, structure découpée de deux ouvertures latérales et dans laquelle une échelle, au fond, permet d'autres fuites par la verticale. Un premier garçon entre en scène, se disant persuadé d'être invincible grâce à ses gros sabots secrets. Mais il est aussitôt battu à plate couture par un autre jeune homme muni d'un bâton spécial. Celui-ci est vaincu par un homme qui sait manier une corde attachée à une pierre comme une fronde, lequel est à son tour vite anéanti par l'homme au bras de fer et au bouclier. Mais le garçon aux sabots revient avec une armée de jeunes gens aux sabots, qui se livrent à d'impressionnants combats au ralenti. Si, visuellement, les tableaux font mouche auprès des jeunes, le texte reste assez primaire, avec même une ou deux fautes de français comme « Je m'engage de l'exécuter ».

Finalement, l'homme au bras d'acier bat tout le monde, même l'homme au bâton monté sur un cheval, grâce à une nouvelle arme invincible et paralysante. Mais il se retrouve alors tout seul, s'ennuie profondément et finalement cède à la peur... C'est du théâtre pédagogique, alerte, rythmé, athlétique certes, mais un peu simplet et sans véritable magie. Il n'empêche que les nombreux écoliers qui ont rempli le Théâtre Outremont ce matin-là ont semblé plutôt réagir avec force à cette série de combats de coqs.

Les 5 à 7 ans ont eu une autre pièce à se mettre sous la dent, pièce sans dialogue (mais avec de courtes narrations en français) jouée par les acteurs allemands du Puppentheater der Stadt Halle qui ont aussi donné *la Belle et la Bête: Die Werkstatt der Schmetterlinge* ou *l'Atelier des papillons*. Il s'agit ni plus ni moins que d'une genèse de la création exécutée par un théâtre de marionnettes ou, plutôt, par des objets rudimentaires auxquels les interprètes donnent des formes animales sous nos yeux. Sur un grand drap blanc posé au sol, les deux



L'Atelier des papillons, du Puppentheater der Stadt Halle (Allemagne), aux Coups de théâtre 2002. Photo: Jens Schlüter.





Le Garçon aux sabots de Marie-Line Laplante, mis en scène par Serge Marois. Spectacle de l'Arrière Scène (Québec), présenté aux Coups de théâtre 2002. Photo: Robert Etcheverry.

comédiens manipulateurs laissent d'abord l'empreinte de leurs pas avec de la peinture verte et jaune, histoire d'instaurer visuellement l'ambiance d'un atelier. (Et, je suppose, de faire ce que bien des enfants rêveraient de faire aussi.) Puis, avec du simple papier de soie blanc et rouge, ils fabriquent en un éclair et avec aisance toute une ménagerie, au rythme enlevé d'une musique classique : un éléphant, un oiseau, un serpent, des poulpes.

Survient alors un jeune homme, Rodolfo (une marionnette à laquelle les deux hommes prêtent chacun une main), qui aimerait bien lui aussi se lancer dans la fabrication d'animaux en papier. Naturellement, tous les enfants s'identifient instantanément à lui. Mais il est maladroit. Il fait d'abord des moustiques, puis, découvrant la beauté qui lui est enseignée par ses deux manipulateurs, il arrive à faire des papillons. Ce qui est remarquable, c'est de voir à quel point une salle pleine d'enfants peut vibrer de rires à voir une marionnette « fabriquer » un gros moustique avec une boulette de papier, puis s'émerveiller à voir voler de grossiers papillons. Cet « atelier » tout simple valait bien une visite au Biodôme.

Clownerie mexico-néerlandaise

¿*Quién ha visto a mi pequeño niño?* était une très curieuse entreprise, venue du Mexique mais à partir d'un texte néerlandais. La pièce était jouée par deux bouffons, sortes de Laurel et Hardy, l'un pas plus haut que trois pommes et rond comme une boule, à la voix aiguë ; l'autre tout maigre. Leurs costumes nous rendaient témoins de leur intimité, car ils arboraient tous deux des sous-vêtements longs blancs, recouverts d'une robe de chambre. Pour une fois, un décor assez élaboré et coloré nous situait dans une salle aux lignes surréalistes : plancher et plafond fortement en pente, murs obliques, table inclinée, chaises aux pattes inégales. Dans cet espace onirique et biscornu, fous comme des gamins qui joueraient au papa et à la maman, les deux verbomoteurs inépuisables fantasment pendant deux heures sur l'arrivée prochaine d'un petit enfant dans leur maison. Ne reculant devant aucune incongruité, ils se demandent par exemple si leur *niño* ne serait pas caché dans les sacs d'empettes



que le gros a rapportées la veille, en allant s'acheter un téléphone neuf. Quant au grand maigre, énervé de recevoir toujours des remontrances, il se plaint constamment de ne pas pouvoir penser parce que sa tête « est fermée » (il porte une cage sur le crâne) et qu'il a « perdu la clef ».

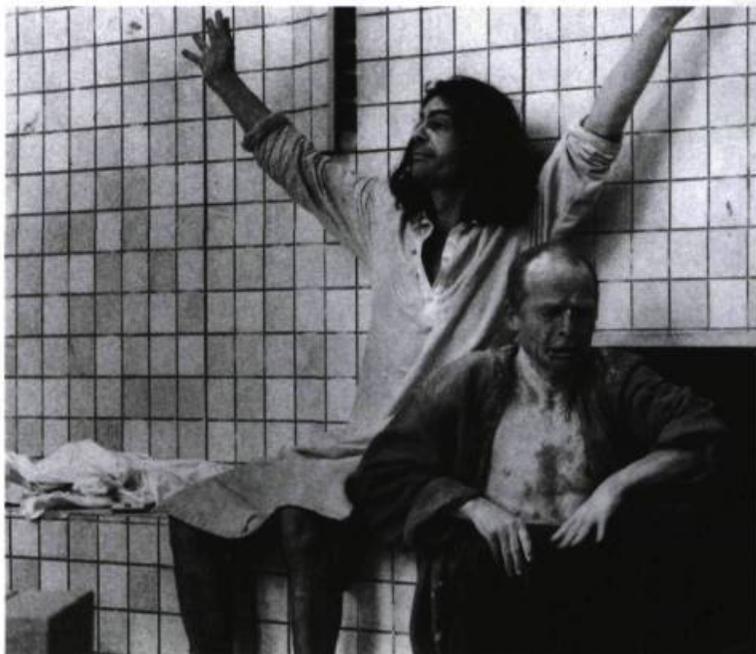
¿*Quién ha visto a mi pequeño niño?*, spectacle de Coinversiones del FONCA (Mexique), présenté aux Coups de théâtre 2002. Photo: Andrea López.

Le gamin tant espéré se cache-t-il dans un tiroir ou au fond d'un placard, profitant d'un moment d'inattention des adultes pour couper les pattes des meubles? Existe-t-il vraiment ou n'est-il qu'un petit Godot facétieux? Finalement, un coup de téléphone nous fait passer de Beckett à Freud, lorsque le chéri annonce qu'il viendra demain, mais qu'en attendant, il se trouve dans... le ventre du gros! Et la boucle se boucle lorsque le gros accouche de la clef (que le *niño*, bien tapi au fond du ventre, accepte de donner) grâce à laquelle le maigre, sous un air de tango, va se libérer de la cage qui lui enserre toujours la tête.

Deux commentaires sur cette œuvre, qui me font mettre en doute la mention « Dès 8 ans » accolée à la description de la pièce dans le programme du festival. D'abord, le jour où je l'ai vue, j'étais exclusivement entouré de jeunes adultes inscrits à des cours d'immersion espagnole. J'estime qu'ils ont sûrement mieux apprécié le dialogue (plutôt pléthorique et sans surtitres) que ne l'auraient fait des bambins de huit ans, même hispanophones. Ensuite, sur le plan du contenu, j'ai carrément perçu la pièce comme une fantasmagorie gaie (au sens d'homosexuelle), sortie de Hollande et détournée en clownerie par deux joyeux lurons mexicains. Je n'ai rien contre ce genre d'entourloupettes qui flirtent avec la psychanalyse, mais je crois que, pour en apprécier pleinement le fond subversif, il vaut mieux être adulte et vacciné. Car cette histoire de petit enfant perdu est loin d'être une histoire innocente.

Molière *destroy* et doux vieillards

Si le théâtre de l'absurde semble mieux convenir aux adultes, que dire de cet incroyable *Malade imaginaire*, un autre texte hollandais joué par Mathieu Güthschmidt (Argan) et Elout Hot (Toinette) dans cette langue (et surtitré en français, cette fois), sous le titre *De Ingebeelde Zieke*? L'action se passe dans une gigantesque salle de bain au centre de laquelle trône la chaise percée d'Argan: une cuvette de toilette maculée, sans chasse d'eau. Tout autour, un carrelage jaune clair recèle dans les murs un miroir, une pharmacie à pilules où Argan va puiser les drogues dont il s'abrutit, et même un tiroir-cercueil où il se couchera à la fin. Entre ses prises de remèdes, Argan se tord de douleur au sol comme une *rock star* prise d'une *overdose*. L'image est d'autant plus forte que, sous une musique *destroy*, sa partenaire, Toinette, est jouée par un homme aux cheveux longs, dont la robe ne cache ni les grosses bottines ni les cuisses viriles et nues. On dirait un règlement de comptes entre deux amants dont un est une vedette *heavy metal*. Tous les autres personnages sont représentés par des marionnettes manipulées par les deux acteurs-marionnettistes, Hot faisant aussi les voix.



Le Malade imaginaire, mis en scène par Ad de Bont. Spectacle de la compagnie Wederzijds (Pays-Bas), présenté aux Coups de théâtre 2002. Photos: Sanne Peper.

Dès le début, le ton est donné, et l'on s'enfoncera de plus en plus dans le grotesque et la scatologie. Lorsque Argan demande à Toinette si ses selles sont belles, il fouille au fond de la cuvette des W.-C., lui donne l'objet à sentir, puis s'en barbouille le visage. Cléante apparaît en punk et sa belle Angélique, en obsédée de Céline Dion et d'Andrea Bocelli, qu'elle chante en duo avec son père ou qu'elle écoute sur son baladeur. L'épouse d'Argan est représentée par une marionnette à l'unique jambe nue et aguichante. Argan lui tâte ostensiblement le sein, le mord et le bécote, allant jusqu'à copuler avec elle. L'arrivée du médecin donne lieu à un lavement spectaculaire, Argan vomissant du sang avant d'uriner dans un coin, puis de se badigeonner

d'argile en prenant son bain de siège. Le texte de Molière, qui étonnamment est à peu près respecté dans l'ensemble, subit tout de même quelques « actualisations » du genre : « Ah il n'y a plus d'enfants. Quel bordel ! » Des répliques font sourire car elles sont dites en français, telle « La nature – les hormones ».

Ce malade est névrosé, aussi terriblement contemporain que Michael Jackson, d'une morbidité repoussante. Au début, on se demande bien jusqu'où les Néerlandais vont nous mener dans la folie. Et puis, on se surprend à trouver que Molière survit sous les décombres de notre siècle, intact et peut-être plus caustique que jamais. Spectacle pour les enfants ? Je ne sais pas. Je laisserais les plus audacieux d'entre eux pénétrer par effraction dans la salle, mais j'encouragerais fortement les adultes à se frotter à cet univers qui fait bien réfléchir...

Ad de Bont, qui a signé la mise en scène du *Malade imaginaire* et dirige la compagnie Wederzijs d'Amsterdam, a aussi écrit le texte de *Bets*. Il s'agit du prénom de madame Bets Versteegen, 67 ans, qui s'occupe de son voisin Neuteboom, 89 ans, vivant seul et de plus en plus dépendant. Elle prend soin de lui, ne pouvant se résoudre à le laisser partir pour un foyer d'accueil. Comme Toinette dans la pièce de Molière, Bets est jouée par un homme, en robe, qui ne cherche

pas à dissimuler sa masculinité. Les acteurs parlent néerlandais, mais l'histoire est racontée en français. En fait, on comprend assez vite la situation car le vieil impotent, incapable de dialoguer, se limite à un babillage sénile. Bets l'habille avec patience, le fait manger. Comme un bébé, il renverse son bol de soupe sur sa tête. C'est assez touchant, attendrissant. Puis, cela devient drôle lorsque les deux acteurs exécutent les numéros clownesques qui consistent à asseoir le vieillard sur une chaise ou à remonter son pantalon. Maladroit, colérique, injuste avec sa dévouée voisine, Neuteboom reste souvent hébété, perdu, totalement vulnérable. Mais Bets ne se fâche jamais. Le comédien travesti décroche à plusieurs reprises de son rôle, esquisse quelques pas de





danse ou des entrechats qui font rajeunir le personnage tout d'un coup. Autour, le décor crée de la même façon une distance avec le réel : des chaussures sont accrochées sur les murs, faisant office de jardinières que Bets arrose, de téléphone, de télécommande.

C'est une drôle de pièce sur l'impuissance des vieillards, sur les petits gestes de réconfort et sur l'humour qui, jusqu'au soir de leur vie, accompagne les êtres, même les plus démunis. À la fin, Bets fait un beau cadeau à son ami en lui procurant une marchette : tous ces petits bonheurs en valent bien un grand !

Bets de Ad de Bont, mise en scène par Ted Keijser. Spectacle de la compagnie Wederzijds (Pays-Bas), présenté aux Coups de théâtre 2002. Photo: Sanne Peper.

En définitive, la cuvée 2002 des Coups de théâtre a offert un peu de tout. De solides spectacles, qui auraient pu être invités au FTA comme au Carrefour de Québec, voisinaient de petits bijoux de créations dont les enfants comme les adultes se sont délectés. Les Néerlandais ont

suscité le plus de commentaires pour leur audace, remettant en cause les limites habituelles du genre. On n'était pas loin d'un festival de l'ASSITEJ, lequel, dans moins de trois ans, devrait constituer – avec le XV^e congrès – le plus important rendez-vous du théâtre jeunes publics jamais réalisé, que ce soit à Montréal ou ailleurs. Si les Coups de théâtre poursuivent sur cette lancée, le défi est à la portée des organisateurs. **J**